

A close-up portrait of an elderly man with white hair, smiling slightly. He is wearing a dark jacket over a light-colored checkered shirt. The background is a dark, textured grey.

JACQUES
CHANCEL

Pourquoi partir ?

Flammarion

JACQUES CHANCEL

Pourquoi partir ?

« Je reviens à la source, je retrouve tous mes sentiers d'évasion, les Pyrénées me reprennent tout entier, collines, montagnes, amitiés confondues.

L'âge est venu et mon appétit redouble, je ne vois que des soleils jusque dans les jours les plus sombres, je ne sais toujours pas d'où me vient cette résistance à l'ennui, ce bonheur de vivre, cette irrésistible envie de rester auprès de tous les miens. Pourquoi partir en effet ? »

Le journal intime de Jacques Chancel des années 2011-2014 nous propose, sur le ton de la confiance, de revenir sur les grands et les petits événements qui agitent notre monde. Comme toujours, il est question de politique, de sport, de littérature, de musique, de voyages... Et, plus que jamais, de la vie, de la mort, et de demain.

Flammarion

Pourquoi partir ?

DU MÊME AUTEUR

Récits, essais, journaux

Le Temps d'un regard, Hachette Littérature, 1978, Prix de l'Académie française.

Tant qu'il y aura des îles, Hachette Littérature, 1980, prix des maisons de la Presse ; nouvelle édition, Le Rocher, 2004.

Le Livre des listes, écrit en collaboration avec Marcel Jullian, Olivier Orban, 1980.

Franchise postale, écrit en collaboration avec Marcel Jullian, Mazarine, 1983.

Le Guetteur de rives, journal, Grasset, 1985.

Le Livre franc, Actes Sud, 1986.

Le Désordre et la Vie, journal, Grasset, 1991.

Le Journal d'un voyeur, journal, Grasset, 1997.

L'Or et le Rien, journal, Plon, 1999, Grand Prix Vérité.

Fugacités, Plon, 2001.

Nouveau Siècle, journal 1999-2002, Le Rocher, 2003.

Il fera bleu, journal 2002-2005, Le Rocher, 2005.

Les Années turbulentes, journal 2005-2007, Plon, 2007.

N'oublie pas de vivre, journal 2007-2010, Flammarion, 2011.

Dictionnaire amoureux de la télévision, Plon, 2011.

La Nuit attendra, Flammarion, 2013.

Romans

L'Eurasienne, Éditions Catinat, Saigon, 1950.

Mes rebelles, Éditions Catinat, Saigon, 1953.

Le Prince ou le festin des fous, XO Éditions, 2006.

L'Inachevé, Séguier, 2009.

Anthologie

La mémoire de l'encre, les 365 plus belles pages de la littérature française, Éditions n° 1, 2001.

(Suite en fin d'ouvrage)

Jacques Chancel

Pourquoi partir ?

Journal 2011-2014

Flammarion

© Flammarion, 2014.
ISBN : 978-2-0813-4166-1

JANVIER 2011

C'est une année fort agitée qui commence et qui pourrait m'éloigner un temps assez court du quotidien de ce journal. Il me faut tenir parole, aller jusqu'au bout d'une promesse faite, un peu légèrement, à Jean-Claude Simoën, éditeur chez Plon. J'ai accepté, en effet, de publier un *Dictionnaire amoureux de la télévision*. La qualité de la collection, le bagout de son créateur ont eu raison de mes hésitations. Il n'empêche qu'il y a là quelque imprudence. Je ne suis pas de ceux qui jugent, je n'ai jamais prétendu avoir en tout raison. Je me limiterai, d'une manière forcément subjective, à regarder au plus près les programmes qui ont fait la renommée de notre métier.

Le temps est incertain, les jours d'écriture me seront comptés, en effet de longs voyages m'attendent, les États-Unis, l'Australie et Bali surtout qui fut, il y a soixante ans, l'un de mes terrains de purs plaisirs. On y venait d'Indochine pour oublier la guerre. Je crains d'être encore déçu par cette nouvelle visite, déjà échaudé par mon retour au Vietnam, magnifique pays où je ne reconnais plus rien.

Sur la route de Vegas, escale à Hong Kong qui fut une terre promise aux heures glorieuses de l'adolescence et sur laquelle il me fut permis de rester deux mois entiers. Prisonnier de l'aéroport, je n'en verrai que les collines à travers les vitres,

Pourquoi partir ?

heureusement immenses. Un moment, j'ai cru reconnaître la maison que j'habitais.

Un ami qui fut conservateur au musée Guimet m'entraîne dans une expédition secrète dont, dit-il, la découverte me touchera. L'abbaye de Saint-Riquier comme point de rencontre. J'y suis, je regarde, éberlué, les trésors entreposés dans une cave sombre. La colère efface vite l'émotion. Une centaine de montages réalisés à la fin du XIX^e siècle à Angkor, de vraies merveilles, subissent là les pires attaques de l'oubli. Et pourtant ce sont des grands témoins de l'art khmer, des rappels superbes des temples cambodgiens. Que deviendront ces chefs-d'œuvre déjà tellement abîmés ? Que fait le ministère de la Culture ?

Las Vegas, capitale des jeux née du désert, siège de l'empire mafieux, encore sous la tutelle d'affairistes redoutables, revisitée, inchangée, où les hôtels sont les temples du mauvais goût, les salles de concert superbes, et les filles magnifiques et un brin vulgaires vous laissent croire que vous êtes irrésistible. Je volerai demain au-dessus du Grand Canyon qui est une merveille de la nature puis, revenus, nous irons flâner chez Guy Savoy, Joël Rebuchon, Daniel Boulud. Il n'est pas de meilleurs ambassadeurs au rayon du flamboyant !

Les jours passent, trois mois déjà. *Le Dictionnaire amoureux* couvre plusieurs centaines de pages. Le sujet est si vaste, le projet si ambitieux que je crains de passer à côté de l'essentiel, de me condamner à des oublis fâcheux. J'ai, du moins, préservé mon tiercé majeur : *Cinq Colonnes à la Une*, *Lectures pour tous*, *Apostrophes*.

Janvier 2011

Ils m'accueillent avec chaleur, ils espèrent tout de leur école de journalisme, j'ai quatre-vingt-dix minutes pour les convaincre de l'excellence de notre métier. À la fin de mon intervention, ils agitent des questions diverses qui témoignent déjà d'un vrai professionnalisme, sur la politique, la culture, l'avenir des médias et, bizarrement, sur la mort. Heureusement, j'ai la poétesse Anna de Noailles pour répondre de façon détournée : « Je suis morte déjà, écrit-elle, puisque je dois mourir. » Je rappelle aussi le texte de son épitaphe au Père Lachaise : *Hélas, je n'étais pas faite pour être morte*. Mes jeunes amis semblent me pardonner de ne pas donner ma propre réflexion.

Je décide de rejoindre ma Bigorre, par les grands chemins, par l'une des plus belles voies de liaison des 3 B. D'abord le Pays basque, Biarritz où je retrouve l'ami Serge Blanco, l'idole de plusieurs générations d'amoureux du rugby. Après une courte escale à Arcangues, où vivait mon vieux copain Guy, le marquis, je mets le cap sur Cambo, terre d'élection d'Edmond Rostand et Saint-Jean-Pied-de-Port où je ne prends pas le temps de déjeuner à l'Hôtel des Pyrénées, autrefois grande table. On m'attend au col d'Iraty, admirable paysage où passent les colombes. Les chalets y sont des ports d'attache. De ce sommet de douce altitude descente vers le Béarn où les maisons traditionnelles n'ont pas encore été abîmées par la mode des villas. Puis, passé Laruns, la fière montée vers le col d'Aubisque par Eaux-Bonnes et l'abrupt d'une route qui martyrise les coureurs du Tour de France. Ensuite, noble récompense, arrivée en Bigorre, par Arrens et Saint-Savin. Ici courte visite à la splendide abbaye du XII^e siècle, enfin Miramont.

En huit années d'exil volontaire en Asie, j'ai pu mesurer le terrible d'une absence ; le pays me manquait... mais j'avais en moi tant d'images et de bruits et de torrents et de gaves que je n'en finissais pas de me promener sur tous les sentiers d'enfance. L'éloignement m'aura été en tous points profitable, je me suis pris à mieux comprendre mes Pyrénées, à les aimer,

Pourquoi partir ?

avec la fureur d'un garçon de vingt ans qui peut enfin comparer. En effet, comment peut-on dire d'un pays, d'une région, que ce sont les plus belles terres du monde si on n'a pas eu la chance d'admirer, du moins de regarder les autres. Les voyages, les rencontres, la curiosité sont la meilleure façon d'apprendre.

Avant de mourir, Monique Alié, ma fidèle et indispensable collaboratrice pendant quarante ans, avait constitué un énorme dossier où sont archivés des écrits multiples. Ma petite-fille, Philippine, en farfouillant, l'a tiré d'un placard qui aurait pu rester une tombe. J'ouvre, je reconnais la plume de Monique, ses petites notes sévères, sa manière de tout classer dans un désordre parfait où elle seule pouvait se retrouver. Quelle émotion de l'entendre rire, plaisanter, critiquer, décortiquer les livres. Je la sens près de moi exister. Elle me parle : « Vous m'avez dit un jour : "Ne sont véritablement nues que les filles que l'on déshabille." Pourquoi ne l'écrivez-vous pas ? Tenir un journal, c'est se mettre à poil. Chassez votre pudeur. » J'avais du mal à lui faire admettre que l'on peut être diariste sans pour autant se vautrer dans les pires fantasmes. Plutôt les vivre que les publier.

Une grande enveloppe cachetée attire mon attention. Je crois à un testament et d'une certaine manière c'en est un. Monique a glissé, dans une chemise bleue, un bloc de pages où elle rappelle nos travaux :

« Jacques, vous ne lirez pas tout mais je me serai amusée à vous l'écrire. Nous aurions pu faire des livres en empruntant simplement aux seules réflexions de vos invités. *Radioscopie* est une mine de citations, j'en donne quelques-unes qui pourraient vous permettre de briller dans les dîners en ville que vous n'aimez pas. Peut-être en avez-vous déjà fait état dans vos conversations et même dans votre journal. Nous avons tellement pensé ensemble que vous ne vous étonnez pas de retrouver de communes pépites. Je vous offre tout ceci en vrac.

« Du sculpteur Pascal Rosier : "Dans la vie il importe de ne pas fixer un but, il faut un idéal" ; "J'aime à citer Sénèque :

‘La connaissance ne se justifie que si on la partage avec les autres.’”

« De Jean Bruller, dit Vercors pour ses livres : “Je suis incapable de haine, c’est un défaut d’ailleurs parce qu’on peut dire aussi que si l’on n’est pas capable de grande haine, on n’est peut-être pas capable de grand amour.”

« De votre amie Lilia de Vendevre qui a été proche de vous, au Vietnam : “Ma religion, c’est l’homme, après Dieu bien sûr.”

« D’Arthur Rubinstein, cet autre grand témoin de votre chemin musical, cet immense pianiste pour lequel j’ai une véritable vénération : “Les gens, même bien installés dans leur existence, n’arrêtent pas de se plaindre et s’avachissent. Seuls les malheureux savent lutter, ils n’ont plus le temps de s’interroger... Le bonheur, il faut le posséder, moi je l’emprisonne parce que je suis décidé à tout aimer, même la mort... Se moquer de soi-même c’est rajeunir.”

« De Jean-Paul Sartre qui fut l’une des surprises les plus heureuses : “J’ai refusé le prix Nobel parce que je ne vois pas pourquoi une cinquantaine de messieurs âgés et qui font de mauvais livres me couronneraient, c’est aux lecteurs de dire ce que je vaudrais, mais pas à ces messieurs-là.”

« Du professeur Marois : “Je m’inquiète, car l’homme grandit plus vite en puissance qu’en sagesse : on assiste, dans le tumulte de notre temps, à l’effondrement de tant de philosophies que l’on se demande à quel sage se raccrocher.”

« De Gabrielle Dorziat, cette drôle de comédienne, qui, à quatre-vingt-seize ans, nous avait reçus à Biarritz : “Il ne faut jamais rien regretter, tout ratage est une expérience... Ce monde manque de drôlerie. Quand je vois les jeunes à la télévision, je suis exaspérée. Ils n’articulent pas, on ne comprend pas ce qu’ils disent, faire des fautes en français leur est un luxe, ils ne savent pas marcher, ils ne savent pas s’asseoir, ils ne savent pas s’habiller. Je les regarde et me console en pensant que les jeunes gens bien, eux, ne se montrent pas sur l’écran”... »

Monique a raison, elle a bien jugé. Je ne lirai pas tout. Il y a dans cette enveloppe une bonne centaine de pages. Curieux,

Pourquoi partir ?

je vais à la dernière. Je connais assez ma Monique pour savoir que, dans une pirouette, elle doit me laisser un message :

« Jacques, peut-être aurez-vous la patience, au grand âge, de faire le tri dans toutes ces conversations. Je vous ai souvent tendu la perche, j'estimais que nous aurions pu écrire ensemble une série d'ouvrages autour de *Radioscopie*, mais j'ai vite compris que, boulimique, vous aviez mieux à faire, la télévision vous tendait mille caméras. Pourtant, je suis persuadée que nous sommes trompés : une collection complète de nos *Radioscopie* pouvait rester comme un témoignage du siècle. »

Réunion d'amitié à l'École normale supérieure, rue d'Ulm. Une cinquantaine d'élèves. À la fin, question singulière de l'un d'entre eux :

— Quelle considération avez-vous pour la religion ?

Je suis né catholique mais je respecte les trois formes de monothéisme. Mon appartenance ne m'a jamais éprouvé. J'ai souvent dit que je portais une attention particulière au soufisme et au bouddhisme qui sont des philosophies et sont donc délivrées de dogmes trop embarrassants ailleurs. À la vérité, je ne suis sensible qu'au sacré. Si, un triste jour, je devais me retrouver seul, je demanderais asile au monastère, que je fréquentais autrefois, j'aimerais être reçu au mont Athos.

Si un imbécile vous complimente, considérez la chose comme une injure.

Seul ce matin à Miramont j'ai tenté un inventaire de notre grenier qui ressemble à un cabinet de curiosités. Trop d'objets disparates, trop de disques, ces 33 tours d'avant la modernité, même des piles de livres. J'avoue qu'au bout d'une heure j'étais

épuisé ; je n'ai pas insisté, j'aurais dû, je promets de demander à ma femme de continuer le travail. Peut-être dans ces cartons découvrira-t-elle des lettres de femmes... d'avant notre mariage ? D'ordinaire je ne conserve pas ce genre de missives mais nous pouvons être imprudents. C'est fou ce que nous conservons de ce que l'on croit être des brouilles. En fouillant, je m'aperçois que nous éloignons parfois des documents d'importance, des souvenirs précieux. Qu'ai-je donc déniché aujourd'hui ? Un jeu de quilles de 9 qui était autrefois le sport-roi de nos villages, des quilles hautes, ouvragées, magnifiques. L'ancêtre du bowling. Un recueil de poésie que j'avais publié aux éditions Catinat à Saigon, en 1949, et qui ne mérite pas d'être relevé de l'oubli. Un carton épais qui m'émeut : ce sont les musiques qui accompagnaient mon adolescence, le *Rienzi* de Wagner, les turbulences de Charlie Parker, Johnny Hodges, Don Byas, les premières chansons de Charles Trenet, les *Chroniques drolatiques* de Robert Lamoureux. Un paquet ficelé d'un ruban rouge attire mon attention à la dernière minute de l'exploration. Fébrile – parce que je sais –, je l'ouvre. Ce sont des enregistrements réalisés par Radio-France-Asie des conversations ultimes des sacrifiés de Diên Biên Phu, avec l'état-major assassin de l'armée, on y entend les mots du général de Castries adressés au général Cogne : « Ils arrivent, c'est fini, nous avons fait ce qu'on a pu. » Près de soixante ans après, ces mots d'effroi attisent encore la colère. Mieux vaut m'en tenir là !

J'aime toujours le Maroc où je ne suis plus en cour. Autrefois, Hassan II me faisait l'amitié de me consulter et je l'assommais de critiques comme dans notre première *Radioscopie*. J'ai eu la faiblesse de croire que parfois il m'écoutait. J'avais ainsi réussi à faire mieux comprendre au souverain la souffrance de la famille Oufkir, l'injustice qu'il y avait à lui faire porter, seule, la trahison du général. Il faut savoir que les sbires du palais, menés par Driss Basri, se voulaient bourreaux... sans en prévenir le roi. Les prisonniers du désert, femmes et enfants, petits et grands, furent enfin libérés après trop d'années d'éloignement.

Pourquoi partir ?

Étonnamment ce petit monde sacrifié devait se garder du moindre reproche, la liberté lui tenait lieu de garantie. Au lendemain de leur retour à la vraie vie, Mme Oufkir et sa fille écrivirent leur histoire tragique. J'ai lu leurs ouvrages et je m'y trouve remercié. Parlant de leur drame elles rappellent qu'elles purent tenir « grâce à *Radioscopie* que nous écoutions chaque jour ». Je les ai rencontrées ensuite au cours d'une dédicace à Arcachon...

Je planche devant une centaine d'élèves d'une école du journalisme. On me demande, comme toujours, de raconter ma vie. Exercice difficile car je répugne de parler de moi-même, l'impudeur ne m'a pas encore dévasté. Mais il faut bien répondre, alors je résume comme s'il s'agissait d'un préambule, en précisant que j'ai sans cesse donné le conseil de ne pas en donner. J'ai retenu, dis-je, le commandement de mon père : « N'oublie pas de vivre », j'ajoute que le talent n'est rien s'il n'y a pas le travail, j'insiste sur cette réflexion qui devrait être un dogme : vouloir réussir à tout prix c'est se condamner à l'échec. Il importe d'oser l'aventure. Une voix fuse du fond de la salle :

— Quel est votre credo ?

Je ne me savais pas à l'office, je ne me dérobe pas :

— Je ne ressasse pas le passé, je ne pense pas à l'avenir, je vis le présent jusqu'à l'outrance.

En fin de présentation j'exige gentiment de mes auditeurs qu'ils ne soient pas des vieillards de vingt ans.

J'ai été vieux trop tôt, je suis jeune trop tard. J'ai souvent affirmé cette réalité. Ma blessure en Indochine m'a fait grand adulte à dix-neuf ans. Vais-je savoir écrire bientôt ce drame d'une jeune vie ? Six décennies passées n'ont pas réussi à m'en convaincre.

AOÛT 2011

Quelques désagréments ont compliqué mon été, mais n'ont pas pour autant arrêté mes gambades. Un médecin-ami a bien voulu me prévenir d'une seule phrase que je trouve mal sonnante : « Tu n'es plus très jeune. » Il en faudrait davantage pour me désespérer. J'ai toujours pensé que, quitte à mourir, il fallait partir debout.

Tous ces gens (en bonne santé) qui, dès la cinquantaine, craignent le temps qui passe alors qu'il y a encore des vies à découvrir. C'est un art que de vieillir, la mort n'est pas la violence extrême, c'est le déclin. Et chez certains, il vient très tôt.

Ce que je ne supporte pas : les fautes d'amitié. Une femme peut mentir et donc trahir. Pas un ami !

Observer le monde et puis l'écrire pour ne rien perdre de ce qu'a retenu le regard. Vivre des vies. Ne jamais s'en tenir à l'habitude. Prendre des risques, frôler des précipices, ne croire qu'à l'aventure. Je peux encore me saouler d'imprévu.

Pourquoi partir ?

Paris s'éclatait de soleil comme pour nous faire regretter de l'avoir quitté. Deux heures dans le bleu du ciel et c'est Naples. *Roxane* nous attend : le voilier de notre amie Monique est superbe, racé, rien à voir avec les yachts vulgaires des people en goguette. Une heure de navigation et nous touchons Capri, l'île de l'érotisme usurpé. On a tant parlé de ses charmes qu'à la fin on est déçu. Je grimpe sur la colline, je m'attarde sur la place, belle arène de maisons à balustres, grouillante, colorée. De vieux beaux draguent sans vergogne, de très jeunes filles se laissent emporter par leurs troublantes chimères.

Nous allons de nuit, huit heures durant. Les 48 mètres de l'élégante embarcation tiennent les eaux, pas le moindre tremblement, juste un bercement pareil à une caresse. Ponza s'annonce, on s'y arrête. De cette île de passage, du port romain je veux connaître les grottes taillées dans les rochers, véritables refuges avec des portes sur la mer. J'en perçois les mystères. J'aurais tant aimé m'aventurer dans les tunnels aux centaines de marches rêvées qui conduisent à terre, on ne sait où !

De ce périple qui nous mène à Calvi, je retiens l'entrée à l'île d'Elbe. Luxuriance de la végétation, verts pâturages, forêts de sapins et de cèdres, collines à perte de vue, routes admirablement dessinées. À six kilomètres du port, la villa San Martino que j'avais promis de faire visiter à mon père, fervent bonapartiste. Il devait s'en aller avant le voyage. J'y suis. Je pense à lui. Ça n'est, disons-le vite, ni Saint-Cloud, ni Compiègne, ni Fontainebleau, ni la Malmaison. Mais c'est beau, remarquablement situé, grande maison, parc immense, « belle » terre d'exil. Napoléon y a résidé, avec quelques proches, un millier d'hommes d'armes, de mai 1814 à février 1915, avant de

s'abandonner aux cent jours et subir Waterloo. On imagine ici l'empereur galopant par tous les chemins sur son cheval Tauris. On voit l'abeille, l'aigle et plus encore l'humiliation !

Le Cap Corse dépassé, direction Calvi. Découverte de notre île, cette fois par les côtes. Émotion devant tant de beautés, colère contre cette obscénité : les éoliennes, à la queue leu leu, sur les collines, défigurent le paysage. Dois-je rappeler pour la millièème fois l'injonction du philosophe chinois Lao Tseu : *La façade d'une maison n'appartient pas à celui qui la possède, elle est à celui qui la regarde.* Nos yeux ici en sont affligés. Un temps seulement car la fin du voyage est superbe : le voilier, au dernier ancrage, nous offre Calvi, sa lumière, sa citadelle, son charme d'autrefois mais aussi sa multitude de passants en guenilles.

Huit jours entre ciel et mer, huit amis choisis avec lesquels on partage chaque moment et puis la séparation, chacun regagnant sa petite chapelle familiale. Christiane J., épouse de Pierre-Antoine, brillant avocat, première femme désignée notaire, me confie au départ cette annonce poétique qu'avant son accession à la charge on répétait dans les études : « Si les femmes étaient notaires, je serais clerc de lune. »

Paris pour vingt-quatre heures. Je rends ma copie deux jours avant la date imposée. *Le Dictionnaire amoureux de la télévision* paraîtra le 21 octobre. Libéré, je vais vers d'autres soleils, ceux de la Bigorre. Je pense à mon *Hôtel Continental* où je vais tenter de raconter mes vingt-cinq premières années, surtout ma presque décennie indochinoise, mais je n'en ai pas encore écrit la première ligne. J'observe pour l'instant ce que j'ai manqué ou plutôt ce que je n'ai pas retenu pour mon journal : *Le dictionnaire* a pris l'essentiel de cette première moitié de 2011. C'est bien la première fois depuis 1970 que je saute à pieds joints (et mains pas tout à fait libres) toute une cascade de

Pourquoi partir ?

mois. Que d'événements sur lesquels je n'aurai pas écrit mais dont je me souviens, que j'ai notés dans mes carnets. Je les livre en vrac et pas nécessairement les plus importants, ceux qui me touchent. J'y vois un cortège d'âmes errantes avec lesquelles j'ai beaucoup partagé : François Nourissier ; Annie Girardot dont on a longuement parlé ; Ernesto Sábato l'Argentin mort à quatre-vingt-dix-neuf ans – géant des lettres, que j'avais rencontré à Buenos Aires pour commenter deux de ses romans *Le Tunnel* et *Alejandra* – ; « Mme Nhu », belle-sœur du président vietnamien Diem, personnage romanesque, femme de pouvoir, perverse, vénéneuse, qui me recevait souvent à Saïgon et dont je me méfiais ; Jean Lartéguy, à ce dernier nous avons fait hommage aux Invalides. Nous étions sous le dôme trois survivants de la noble compagnie des correspondants de guerre en Indochine. Pierre Schoendœrffer et Raoul Coutard m'entouraient. Pas un mot entre nous, ou plutôt pas de mots inutiles. Jean était notre « centurion », hélas dépossédé de tout au final. Dans ce rappel des ombres une femme d'honneur, Brigitte Friang que l'on avait tristement oubliée... mais elle avait voulu qu'il en soit ainsi. Elle était l'amie d'André Malraux, résistante elle avait été déportée à Ravensbrück, puis avait suivi le général de Lattre en Indochine où elle assurait les reportages. On devrait relire son témoignage, *La Mousson de la liberté*, un ouvrage qui aide à comprendre les orages guerriers du Sud-Est asiatique.

Rares sont ceux qui se souviennent du lieutenant Bernard de Lattre, fils du maréchal, tué au Vietnam il y a tout juste soixante ans, en avril 1951. Sans doute figure-t-il dans la galerie de personnages que j'aimerais accrocher à mon prochain livre *Hôtel Continental*. Je l'avais rencontré un mois auparavant sur le piton de Ninh Binh proche de la route qui conduisait à Hanoi. Il était, dans ce terrible éloignement, à la tête d'une compagnie de soldats indochinois. Son corps a été déchiqueté par un obus. Époque douloureuse. Le monde a oublié ce carnage

décidé, autorisé par des politiques qui faisaient, en France, leur sieste et leurs bonnes affaires. Que d'amis sacrifiés... et l'on voudrait que je m'intéresse aux magouilles d'aujourd'hui. Passez, truands ! Pour contrer toute cette hypocrisie, je me suis composé une solitude sur-mesure. Une solitude entourée dès lors que je l'ai décidé. Le plus souvent la beauté des choses me tient lieu de compagnie.

Des événements de l'année 2011 il ne restera que d'improbables satisfactions : une liberté fragile en Côte d'Ivoire, un printemps arabe qui pourrait nous léguer un hiver douloureux, des révoltes, une Libye en miettes, une Syrie que l'on accable, des guerres larvées. Ce qui met en péril la paix, c'est l'inaction des hommes de bien, leurs lâchetés.

Une étude récente nous laisse croire que l'affaire Strauss-Kahn aurait fait plus de bruit dans la presse mondiale que l'attentat contre les tours de New York en 2011. Preuve du mercantilisme des gazettes et de la perversité des lecteurs. Depuis le début, je ne comprends rien à cette affaire, on nage en plein mystère. Nous aurons passé l'été à nous désespérer de la justice d'outre-Atlantique. Pour l'ancien patron du FMI, à défaut de plage... des pavés et un final ahurissant : l'abandon de toutes les poursuites pénales. Délivrance d'un cauchemar ? Non. Pénible constat d'une vie abîmée. Il suffit désormais de la dénonciation d'une seule personne, pauvre de preuves, pour que s'avancent au prétoire des bougres à menottes. Je ne sais rien des faits supposés, je n'étais pas dans la chambre du Sofitel, je ne suis pas juge, je me souviens seulement d'une arrestation musclée.

D'où vient le malaise en cette circonstance épique ? De l'Amérique elle-même, de cette grande nation qui, au XX^e siècle, avait mis le rêve en vitrine, qui nous étonnait de son dynamisme, de son multiculturalisme, de son imagination, de ses voitures, de son cinéma, qui donnait à penser que chez elle tout était possible, que nous pensions être des Rockefeller et qui

Pourquoi partir ?

sombre dans le puritanisme, la morale à deux sous, s'affiche procédurière, multiplie ses évangéliques et s'offre au ridicule.

En 2011 le seul événement qui compte est pourtant d'une ancienne actualité. Rien n'a changé dans la volonté du monde à ne pas voir le scandaleux. Et cette monstruosité de toujours s'appelle la Somalie : images déshonorantes, figures faméliques, enfants-cadavres. Famine de tout un peuple, dénuement absolu. Nous assistons, sans bouger, à une agonie muette !

Je revois ce matin le documentaire que Rithy Panh a consacré à un monstre. On se souvient. Trois cents heures durant, le cinéaste avait interrogé l'ignoble Duch dans sa cellule, Duch le complice de Pol Pot, coupable d'avoir assassiné lui-même des dizaines de milliers de Cambodgiens entre 1975 et 1979. Deux amis de Phnom Penh découvrent à mes côtés ces images tragiques, regardent effarés ce bourreau qui, avec quelques autres, aura exterminé deux millions et demi des siens. Duch, ce salaud, disait volontiers : « La mort est mon métier », « Je suis un communiste ordinaire qui fait le ménage, un enfant de Staline... » Sans remords le misérable ! Il faut relire le récit de François Bizot, *Le Portail*, il faudra voir le film que Régis Wargnier doit consacrer à cet ancien professeur de maths devenu tortionnaire. Et voilà revenue la grande question : un homme de bien peut-il, dans un moment d'affreux égarement, inventer des enfers ?

Toute la presse bruisse du retour de Jacques Lacan... en librairie. Deux inédits, trente ans après sa mort, rallument les feux de la psychanalyse. Fondateur de l'école freudienne avec laquelle j'ai peu de relations, il aura pourtant passé sa vie à parler d'amour. Il était maître dans la confusion des sentiments.

Il a ses bataillons de fidèles, quelques troupes de détracteurs et des indifférents dont je suis : le divan ne m'a jamais paru le canapé le plus confortable. J'avais retenu autrefois deux de ses aphorismes : « Le désir, c'est le désir de l'autre » ; « L'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas. » À partir de là, on peut discuter, épiloguer, sombrer dans le ridicule.

Nos petits bobos n'intéressent personne et si j'ai subi cet été quelques intermittences du cœur c'était pour m'alerter, m'obliger à croire que l'on n'est pas toute la vie un jeune homme. Loin de me résigner, j'attends le verdict : le jour où le cigare me faussera compagnie, je serai devenu un vieillard.

La piraterie selon Jean-Marc Roberts. Patron des éditions Stock, il s'en prend à la vente des livres en ligne, ce prétendu progrès qui tuera à la longue les librairies indépendantes. Je l'encourage à mener son combat, nous devons l'y accompagner, le lieu de culture dans la France profonde, c'est toujours la librairie, celle du moins qui n'a pas encore fermé ses portes, celle qui ne fait pas des piles mais des choix. La librairie aussi nécessaire que le bistrot qui lui aussi tire ses volets.

Cinq mois d'enquêtes de toutes les polices européennes et pas la moindre nouvelle de Dupont de Lignonès, ce fantôme soupçonné d'avoir abattu sa femme et ses quatre enfants ! On s'interroge, l'absence épaissit le mystère, quelques-uns pensent qu'il se serait suicidé. Depuis le début, avec Florian Zeller qui en a l'intime conviction, nous défendons une autre hypothèse : tout le monde se trompe, se perd dans une multitude d'erreurs, la vérité est ailleurs et bien plus simple. Dupont de Lignonès

Pourquoi partir ?

a subi lui aussi l'horreur du massacre familial. Bien évidemment, il a été tué lui aussi, mais on a enlevé son corps pour laisser croire à sa culpabilité.

Mais qui donc est l'assassin, qui court toujours, qui rôle peut-être tout près ? Ne pourrait-on pas envisager l'énigme dans cette direction ? Un beau sujet de livre pour Grangé, une amorce de film pour Polanski.

J'ai envisagé ce matin la première page de mon manuscrit *Hôtel Continental*, promis aux éditions Flammarion, où je vais tenter de regarder au plus près mes vingt-quatre premières années, celles surtout des plaisirs asiatiques et des cruautés réelles. Serai-je à la hauteur de ce temps de l'insouciance et des massacres ?

Robert Hossein et Candice, sa femme, pour un déjeuner de soleil à Miramont, ma vieille maison pyrénéenne. Touché par la grâce, encore bouleversé par sa visite de la grotte de Lourdes en 2008, notre esthète en fresques théâtrales vient en Bigorre pour rendre hommage à la vierge et à Bernadette. « Ça touche au miracle, me dit-il. En me promenant le long du gave je me suis vu appelé pour une mission particulière, on me demandait de me mettre à la disposition de ceux qui croient et de ceux qui ne croient pas. J'ai donc imaginé une série de tableaux sur *Une femme nommée Marie* que nous présenterons sur l'esplanade de la basilique dans une semaine. C'est une première, on n'a jamais fait spectacle dans ce lieu sacré, j'en demande pardon à Dieu qui finira par me laisser penser qu'il existe. » Comme moi, Robert sacrifie mieux à la spiritualité qu'à la religion. Notre foi ne s'encombre pas de dogmes. À Lourdes, on lui parle bien plus d'Angélique que de Bernadette : « Jusqu'à la fin je serai Geoffrey de Peyrac. »

Août 2011

Une question que j'ai dû poser moi-même cent fois et que je trouve à cette heure stupide : « Quelle est la plus grande merveille du monde ? » La jeune femme qui m'interroge est belle. Aurais-je l'idée de la séduire ? Je tiens à une bonne réponse et j'emprunte à Sophocle : « C'est l'homme. »

Les mois de septembre et d'octobre sont magnifiques en Bigorre. Depuis des années je me jure de ne pas partir à l'automne, pour écrire en toute tranquillité, me promener en amicale compagnie et même en solitaire. Mais voilà, les travaux reprennent, on m'annonce le dépôt, chez moi à Paris, des épreuves à corriger du *Dictionnaire amoureux de la télévision* qui paraît en librairie le 21 octobre. 700 pages de souffrances ! Bonheur d'écrire, tristesse de se relire.

Les grands (et les petits) patrons ont tort de choisir leurs cadres en fonction des compétences : ils devraient les engager pour leurs qualités humaines.

SEPTEMBRE 2011

Mon infirmité côté langue anglaise m'interdit toute conversation avec des gens d'ailleurs. J'ai tant donné au latin, au grec et au bigourdan que je suis plus que limité dans mes échanges au-delà de la Manche ou de l'Atlantique.

À Deauville, chez Anne d'Ornano, j'ai donc regardé Shirley MacLaine, je l'ai saluée bien bas sans oser le moindre mot, étonné qu'elle ne parlât pas le français ! Il y avait près d'elle deux des petites-filles de Charlie Chaplin. Il ne m'en fallait pas plus pour me croire compagnon du divin Charlot. Quelle épouvante tout de même cette barrière entre Shirley et moi, cette incapacité à communiquer ! J'aurais trouvé intérêt à aborder le vaste sujet de la réincarnation qu'elle traite dans différents ouvrages, ce qui m'avait paru surprenant. Il n'était question à table que de *Sierra torride*, de Don Siegel, de Clint Eastwood, son partenaire. J'observai la dame, si vivante, assez libre pour faire la liste de ses amants, on se souriait, elle savait mon handicap. Je glissai tout de même, timidement, le nom d'Hitchcock dans la conversation : « Je lui dois tout. » Elle avait dit cela riieuse, seulement pour moi, satisfaite de ma seule interrogation de la soirée. Elle ajouta aussitôt : « J'ai soixante-dix-sept ans, une autre vie commence. »

Toujours à Deauville qui, ce matin, se voile de brumes épaisses, Francis Ford Coppola pourfend les gourous du cinéma d'aujourd'hui. On pourrait même penser que le parrain se désole de l'abandon des anciennes mafias : « Hollywood, dit-il, fait toujours le même film, hésite à se lancer dans les grandes aventures, oublie l'imaginaire, piétine dans le sociétal. Seuls les films indépendants incarnent le véritable cinéma de chez nous. Je ne vois à cette heure qu'un jeune, brillant, dans cette troupe d'apprentis sorciers : Woody Allen. » Je m'autorise à lui dire que, sur la guerre d'Indochine, *La 317^e section* de Schoendœrffer est indépassable. Pour moi *Apocalypse Now* est totalement spectacle, un livre d'images, de fureurs, qui manque d'intériorité. Coppola n'a pas vécu nos tourments, il ne peut pas comprendre. J'admire le réalisateur. Je ne me range pas à ses effets. Osera-t-il traiter l'horreur du 11 septembre 2011 et susciter de véritables interrogations. Silence prudent.

Helmut Karl travaille à Paris son mémoire sur « Les manières de tenir conversation ». L'université de Berlin lui a commandé cette enquête particulière qui consiste à étudier les différents aspects d'un entretien pour les médias. Je suis à ses yeux l'homme de *Radioscopie* qui « doit tout connaître des mystères de cet art du parler ». Je lui livre ma petite litanie d'impressions personnelles, la force première étant dans cette affaire la capacité d'écoute. « Faut-il être féroce ? » demande-t-il. Non, mais percutant, attentif et obstiné, oui. Avec une pointe de courtoisie qui appelle la confiance. Karl, vingt-deux ans, est allemand, son français est parfait, beau résultat de trois années passées chez nous où son père était diplomate. Je le devine soudainement inquiet, préoccupé : « J'ai été bouleversé hier par un documentaire diffusé sur votre troisième chaîne titré *Descendants de nazis, l'héritage infernal*. Je me suis senti visé. » J'ai raté ce programme, je l'interroge à mon tour : « Dites-moi ce qui vous a frappé. » Karl ne se fait pas prier, je comprends qu'il lui faut impérativement se raconter : « C'était une cruelle prise de

Pourquoi partir ?

conscience. On a souvent évoqué les victimes de l'horreur nazie, on parle rarement des enfants et des petits-enfants de nazis. Hier, ces derniers s'exprimaient enfin. Je l'avoue, on ne peut pas être fier d'être allemand, nous ne pouvons pas être étrangers à ce qu'ont fait nos ancêtres, c'est, même longtemps après, une responsabilité collective, nous sommes coupables des fautes de nos aînés. On nous a trop caché les réalités de cette période atroce. Il y a trois ans j'ai trouvé dans le grenier de notre maison un lot de photos, où l'on voit un homme très beau, souriant, portant un brassard à croix gammée. C'était mon grand-père. J'ai montré l'un de ces clichés à mon père qui m'a fait jurer de n'en rien dire. Je suis donc, moi aussi, d'une famille d'assassins. » Subitement, nous nous sommes trouvés fort éloignés de notre projet initial.

Jean-Claude Simoën me demande d'écrire quelques lignes « promotionnelles » – je dirai, moi, « vendeuses » – pour la quatrième de couverture de mon *Dictionnaire amoureux de la télévision*. J'ai toujours estimé que ce procédé ressemble à une mission-suicide. Un non-sens. Ce même jour, dans *Le Figaro littéraire*, Mohammed Aïssaoui enquête sur cette pratique : « L'alchimie est très difficile à trouver, c'est un exercice délicat. » Des éditeurs donnent leur point de vue : la quatrième de couverture doit créer du désir, l'écrivain ne peut être acteur et spectateur... Il faut avoir une distance par rapport au livre et se mettre du côté du lecteur, pas de l'auteur. Me voilà rassuré, convaincu. Ce n'est pas à moi de rédiger ce « faire-part ». À Simoën de s'y coller.

Delphine de Vigan écrit sur sa mère volontairement partie après une vie que l'on peut croire de souffrances, dans un climat familial de tragédie grecque. Son roman-essai-confession, *Rien ne s'oppose à la nuit*, est encensé par toute la presse, il est de

pudeur, de vérité, d'humour contenu. Delphine conte, se raconte et une petite phrase devient essentielle au récit, celle de son jeune fils : « Grand-mère s'est suicidée, en quelque sorte. » Cet « en quelque sorte » est magnifique. D'un côté toute la lucidité d'un enfant, de l'autre la volonté de rendre sa dignité à une mère. On aura compris que j'aime ce livre dont j'ai su apprécier l'entrée en télévision, particulièrement dans *La Grande Librairie* sur France 5, ce qui fit problème ! François Busnel s'est longtemps demandé s'il pouvait, pour des raisons d'éthique, recevoir l'auteur, tendrement associé à sa propre existence. Nous en avons parlé et, curieusement, je lui ai fait part d'une réflexion qui m'étonne encore : « Si je me trouvais dans ta situation, je refuserais de l'accueillir, mais je serais idiot et tu ne dois pas m'écouter. Interroge-la comme si tu ne la connaissais pas. » Il a suivi mon conseil fumeux. Je les regarde ce soir, tout se passe comme je l'avais prévu. Pas l'ombre d'une connivence, mais au dernier moment, Busnel n'y tient plus. Rappelant au final, comme à son habitude, les titres des livres présentés, il se laisse aller à une déclaration de principe qui n'aura été comprise que de quelques-uns : « Parmi les romans de la rentrée, *Rien ne s'oppose à la nuit*, un livre que j'ai aimé, mais pas seulement le livre. » Mot échappé, mot voulu ?

Deux coups d'éclat, deux belles pirouettes : ceux de Bertrand Meheut qui prend, et ceux de Vincent Bolloré qui jette (à prix d'or). En s'emparant des chaînes du second, Canal + défie TF1 et M6 : Direct 8 et Direct Star passent dans le giron du grand groupe français. Belle culture de la discrétion : le deal aura été tenu secret tout le temps de la négociation. C'est un succès qui met en transes tout l'audiovisuel. Champion de la télé payante, Canal réalise sa percée sur le marché de la télé gratuite et ne s'en tiendra pas là. Il importe de préparer l'avenir, de tordre le cou aux prétentions américaines, de ne pas nous laisser envahir

Pourquoi partir ?

par des séries venues d'ailleurs, il est urgent de mobiliser des antennes qui honorent la production française.

Invité par un « atelier d'écriture », quartier Bastille, j'entre dans une sorte de hangar où derrière une table de bistrot, devant une cinquantaine de bavards, pontifie un homme des cavernes, barbe tombant bas, cheveux de broussailles, pas d'âge. Il est question dans la discussion de la « première phrase essentielle à l'introduction d'un roman ». Beau sujet en vérité, chacun y va de son petit talent car le jeu consiste à imaginer ce fameux début. Je note quelques réflexions souvent empruntées à la grande littérature, toujours abîmées par le plagiaire, style « La marquise se leva à minuit ». Amusant, on pense aussitôt à une journée qui ne sera pas banale. Le gourou du soir me demande de participer à la fête. J'ose une amorce : « Ils ne s'aimaient pas, donc ils se marièrent. » Je trouve tout cela grotesque, mais il me semble que je n'ai pas démerité, c'est baroque à souhait. Mon voisin du fond de la salle me prie « d'inventer une nouvelle phrase ». Je prends tous les risques, je me lance : « Dieu appela la lumière jour et il appela les ténèbres nuit, ainsi il y eut un soir et il y eut un matin : ce fut le premier jour. » C'est comme dans la Genèse, complimente le voisin. L'assistance s'étonne, je m'inquiète : il est temps de finir sur ce commencement. Je m'éclipse.

Il y a vingt-trois ans, à Jérusalem, je consacrais un *Grand Échiquier* au quarantième anniversaire de la création de l'État d'Israël. Zubin Mehta, à la tête de l'Orchestre national de ce nouveau pays, était mon invité. Ce fut une soirée assez exceptionnelle que les communautés juives, partout dans le monde, revisitent à l'heure de leurs fêtes. J'ai déjà raconté ce moment privilégié, mes incursions dans la vieille ville, notre concert à la Piscine du Sultan, mes promenades avec Ivry Gitlis, notre

peur lorsqu'un groupe de noceurs eut l'indélicatesse de heurter son Stradivarius. Je songe à tout cela ce soir, à Pleyel, où je retrouve mes anciens pensionnaires appelés par je ne sais quelle association de dames patronnesses. La générosité a ceci de particulier qu'elle offre parfois le meilleur de ce qui compte en musique. Personnellement, je ne pouvais espérer plus remarquable répertoire. Deux œuvres au programme que je n'avais pas eu la chance d'écouter en salle depuis une décennie : le *Concerto* de Max Bruch et la *Symphonie n°5* de Mahler. Ce concerto, je l'ai souvent fait interpréter dans nos émissions, je l'écoute porté au plus haut du violon par Vadim Repin, je regrette de n'avoir pas été récemment près de Renaud Capuçon pour en entendre les finesses. C'est une composition magistrale, un morceau de bravoure au charme mélodique qui ne peut être mis en valeur que par un grand soliste. J'en aime le final d'un style tzigane et ce soir, comme toujours, j'admire la technique, la délicatesse, la force aussi de Repin, sûr de lui, tranquille, habité dans sa quarantaine triomphante.

Avec Mahler, nous sommes dans un tout autre registre, sa *Symphonie n° 5* propose un tissu musical complexe, c'est une longue polyphonie au caractère tourmenté, d'une difficulté dont seul un grand chef peut se défaire et Zubin Mehta, dans cet exercice, est indépassable. Avec lui, la qualité des hautbois, des cors, des trompettes, des percussions est exemplaire. Il y a de l'orage mais les cordes, heureusement, deviennent sensibles pour nous délivrer sans doute de l'angoisse du compositeur. Et puis il y a, pour nous rappeler Visconti et *Mort à Venise*, le somptueux adagio, chargé de grâce, ce moment de pure sérénité qui pourrait accompagner mon dernier voyage.

J'ai eu autrefois mes zones d'ombre. Depuis je recherche la gaieté, j'aime à pratiquer la plaisanterie, je me méfie des vertueux, je ne supporte pas la médiocrité des humoristes-faiseurs-de-morale qui encombrant les plateaux de télévision. Halte aux grincheux ! Il n'est d'excellent que la vie vécue.

Pourquoi partir ?

Je n'étais pas des treize millions de Français qui ont suivi la déclaration de Dominique Strauss-Kahn sur TF1. J'avais choisi d'entendre d'autres musiques, celles de Bruch et de Mahler. Mais pour ne rien perdre de cet épisode très attendu, j'ai visionné l'entretien tard dans la nuit. Félicitations au metteur en scène, aux artistes de la lumière, aux attentions des caméras, tout était lisse, minimaliste, admirablement répété. Ce n'était pas un plateau d'images, plutôt l'Actors Studio. Visage crispé mais décidé, sûr de ses phrases, riche de ses silences, DSK conduisait la manœuvre avec la science parfaite d'un homme habitué aux éclats. Qu'avons-nous retenu ? Je note de mémoire : « Il n'y a pas eu de relation tarifée avec Mme Diallo... pas de violence mais il y a eu faute et je regretterai longtemps... Cette légèreté, je l'ai perdue pour toujours... Oui, j'ai eu mal. » Paroles dignes, sincères qui n'excusent rien mais ne me demandez pas de juger ! Comment résumer ces vingt minutes d'un dimanche à 20 heures ? Que faut-il penser de ces sept minutes dans une chambre de l'hôtel Sofitel à New York ? Strauss-Kahn a dit et bien dit ce qu'il n'a pas fait, il s'échine à ne pas conter ce qu'il a fait. Inutile d'en écrire plus.

Encore une manne de six cents titres pour cette rentrée littéraire d'automne. Dans cette incroyable liste il y en a bien cinq cent cinquante que je n'aurai même pas aperçus. Je ne dois pas être le seul puisque les grands jurys n'en ont retenu qu'une quinzaine. Et, curieusement, c'est un choix partagé comme si Goncourt, Renaudot, Femina, Médicis s'étaient donné le mot pour ne pas aller au-delà d'un groupe de treize auteurs. Quelques favoris occupent la ligne de départ : Alexis Jenni (*L'Art français de la guerre*), Emmanuel Carrère (*Limonov*), Morgan Sportes (*Tout, tout de suite*), Delphine de Vigan (*Rien ne s'oppose à la nuit*). Je suis de ceux qui optent pour

Septembre 2011

cette dernière. Qu'en penseront ces messieurs-dames de chez Drouant ?

La France a désormais son association de bagagistes. Une véritable secte. Les porteurs de valises croulent sous les billets de banque, les dénonciateurs sont légion. Pitoyable saison.

Chaque jour nous apporte désormais son lot de nouvelles, souvent scandaleuses, rarement vérifiées. Se souvenir de théorème personnel de notre ami disparu, Yvan Audouard : « Une fausse information plus son démenti font deux informations. »

Je me souviens du *Faust* de Jorge Lavelli, vu en 1975. C'était l'An I d'Antenne 2, j'avais forcé Marcel Jullian à me suivre, mauvaise idée, car il s'était endormi, le lyrique n'avait jamais été sa passion. Nos avions pourtant là un grand cru, le faste d'une cérémonie brillante, une mise en scène intelligente et intelligible que j'aurais aimé comparer à ce qui nous est présenté ce soir à Bastille. Hélas, nous n'en avons pas la possibilité, une nouvelle grève – au hit-parade des arrêts de travail les syndicats de l'opéra sont imbattables ! – contraint la direction à donner la première représentation de ce *Faust* – signé Jean-Louis Martinoty – en version concert. Pas de décors, pas de costumes, les chœurs assis devant le rideau sur de simples chaises – majestueuse leur entrée –, les interprètes au premier rang de la scène, l'orchestre, comme toujours, dans la fosse, c'est une soirée particulière, les techniciens manifestent pour « leur régime spécial de retraite », le chef Alain Lombard a claqué la porte « pour mécontente avec le ténor ». J'aurais aimé revoir mon cher Alain avec lequel, à Bordeaux, j'eus tant de moments de partage. Mais le sort en était jeté ! Toutefois, son remplaçant de dernière minute s'est montré à la hauteur

Pourquoi partir ?

d'une situation qui aurait pu être désastreuse. Alain Altinoglu, décidé, enthousiaste, le geste haut, a su reprendre en mains les excellents musiciens de l'Opéra et porter au meilleur de leur talent Roberto Alagna (Faust), Inva Mula (Marguerite), Paul Gay (Méphistophélès). Le romantisme de l'œuvre nous aura délivrés des turbulences de l'avant-première.

Aux récentes sénatoriales la gauche l'a emporté, mais toute cette effervescence me touche si peu !

Marc Lièvremont, entraîneur du XV de France engagé en Nouvelle-Zélande, cloue sur place un journaliste curieux : « Tu m'emmerdes. » Voilà un exemple de sémantique particulièrement ordinaire. Le rugby mérite mieux que ça !

Assez nombreux ceux qui choisissent des palaces ou des auberges pour abriter les quarante-huit heures du week-end. Je déroge à la règle : ce vendredi je m'installe à l'hôpital Pitié-Salpêtrière, conduit là par une fâcheuse intermittence du cœur. Une nuit seulement, m'a-t-on dit ! On me réserve ce que le professeur Fabiani appelle « le choc ». Je ne sais rien de cet exercice médical qui impose une anesthésie générale. N'est-ce pas osé à mon âge ? Sereinement, je songe à un départ possible. J'ai déjà vécu cette expérience d'un ailleurs. Je n'avais pas vingt ans. La peur ne m'occupe pas, mais, simplement, je trouve que ce serait trop bête et puis j'ai encore tant à aimer.

Sur les antennes où les leaders politiques sont appelés à nous convaincre, ce ne sont que chiffres ânonnés (d'après fiches que

l'on tente de dissimuler), statistiques (empruntées aux institutions de sondage), délires verbaux pareils souvent à des brèves de comptoir. Rien d'apparemment nouveau à l'approche de la présidentielle. Suite aux primaires socialistes prolongées par les invectives de la droite on ne devine, chez les uns et chez les autres, ni dessein, ni vision, ils parlent d'eux mais pas de France. Le véritable combat sur notre avenir commencera lorsque Nicolas Sarkozy précisera ses intentions. Les escarmouches d'aujourd'hui sont primaires.

Tristane Banon contre Dominique Strauss-Kahn ! Franchement on en a marre. Ce ne sont qu'affaires privées non vérifiables. C'est une insulte à l'ordinaire que ce déballage de flèches même pas plantées !

Je quitte l'hôpital Pompidou, le cœur léger remis à neuf, enfin je me plais à le croire. J'ai vu (et profité) des gens admirables, médecins, infirmières, la journée est belle, le soleil est chaud, très chaud – un comble pour la saison –, j'aurais mauvaise grâce à ne pas saluer cette fin septembre. Le professeur Jean-Noël Fabiani qui parle d'or me conte son travail de chirurgien – une vingtaine d'opérations par semaine dans son département cardio-vasculaire –, du miracle des transplantations... J'aime ces hommes de science, j'admire leur talent, leurs acrobaties gestuelles, j'ai toujours été frappé par leur modestie. Avant que de rejoindre le bloc opératoire, j'avais lu *Ces histoires insolites qui ont fait la médecine*. Un ouvrage épatant, instructif, à la portée de tous, publié chez Plon... et signé Jean-Noël Fabiani, mon hôte en cet automne. Je ne résiste pas au plaisir de résumer ici l'un des chapitres intitulé « Le cul du roi ».

Nous sommes en février 1686. Le roi de France chasse, il est en nage dans ce petit matin pourtant glacial. Il ressent un échauffement dans le gras de la fesse, s'inquiète de cette douleur

Pourquoi partir ?

du fondement. Antoine d'Aquin, premier médecin du roi, examine l'abcès du royal fessier, Fabiani écrit :

« Louis XIV fut donc lavementé, et entre deux lavements sermonné derechef :

— Sire, voilà la conséquence de votre nature trop généreuse. Vous mangerez de façon trop abondante... Votre goût pour les chevauchées vous traumatise le fessier.

« Aucun des médecins ne tança le roi sur son hygiène corporelle qui était pourtant déplorable. Louis était convaincu, comme bien d'autres en son temps, que se laver était mauvais pour la santé... Il ne se lavait donc jamais, seulement un peu d'eau sur le visage, le matin au lever... Son lit était le nid d'un abondant pucier, et les valets du matin contemplaient les insectes sauter sans vergogne sur les draps, sans les chasser pour autant puisque leur maître ne s'en plaignait pas. »

Fabiani décrit les différentes phases de cette drôle d'existence royale, on a même l'impression qu'il accompagne Louis XIV dans chaque déplacement, souffre ses douleurs...

« Dans les jours qui suivirent la chasse, le roi avait été contraint de s'aliter... La fièvre était montée... d'Aquin appuya un peu sur l'abcès... Il fit cela avec horreur, retenant sa respiration et réprimant son haut-le-cœur... il pensait en fait bien fort que ce geste était indigne de lui et qu'à l'avenir le chirurgien Félix serait bien suffisant pour effectuer ces basses besognes... L'abcès devenait à nouveau très douloureux et l'incision nécessaire... »

Le professeur Fabiani ne nous cache rien des travaux de Charles-François Félix qui avait vite compris que, dans ce cas précis de la fistule du roi, il n'y aurait pas de salut si l'on ne réalisait pas « la grande opération », nécessitant une taille longue et profonde effectuée à la lancette... Les médecins du roi ne l'entendaient pas ainsi, ils préféraient tartiner le cul royal de pommades et d'onguents... Félix dut réaliser sept incisions successives...

Et cela avant l'intervention du 18 novembre 1686, au château de Fontainebleau, qui était « l'opération cruciale ».

Septembre 2011

« Après la messe, où le roi s'en remit à Dieu, il se dirigea vers sa chambre et se mit à genoux, dégagea largement son postérieur tourné vers la fenêtre pour bénéficier de toute la lumière de cette fin d'automne. Félix incisa d'un geste ferme le trajet fistuleux et mit à plat les anfractuosités de la plaie avec une paire de ciseaux, sans aucune anesthésie, cela va sans dire... Louis XIV ne broncha pas. »

Fabiani nous donne un luxe de détails, nous laisse croire qu'il assiste à l'opération et cite les rares privilégiés admis au chevet du roi (Mme de Maintenon et Louvois font partie de l'équipage)... Félix avait rempli sa mission. L'intervention eut un retentissement considérable. Lully avait aussitôt composé une ode solennelle, intitulée « Dieu sauve le Roy », en l'honneur du « retour à la santé » de Sa Majesté qui ne se montra pas ingrat. Le chirurgien reçut la somme considérable de 150 000 livres et la terre de Tassy, ce qui l'anoblissait de fait. Mais il fit plus encore. Oubliant les « barbiers » d'ancienne tradition, Louis XIV, à la demande de Félix, créait le métier de chirurgien, dans cette époque bizarre où la chirurgie avait été condamnée par l'église !

Je m'attarde sur cet épisode de la douleur d'un roi pour montrer ce qu'il fallut d'obstination pour officialiser un métier, il y a trois siècles, qui allait sauver tant de vies !

OCTOBRE 2011

Fallait-il noter ce matin ce que nous aurions dû oublier ? Était-il à ce point urgent de se lever à l'aube pour voir notre équipe de France voler sa sélection ? Ce sont les Tongiens qui auraient dû affronter les Anglais. Nous ne méritons pas de passer entre les gouttes, c'est un hold-up ! Une fois encore les teigneux vont faire le procès du sélectionneur. Balivernes, ce n'est pas Marc Lièvremont qui va au feu à la minute ultime du coup d'envoi, ce sont les joueurs qui doivent occuper le terrain. D'où vient la désespérance des amoureux de l'ovalie ? De l'absence d'enthousiasme, du peu d'âme des Quinze appelés à se battre. Pas de patron sur le banc, pas de leader sur la pelouse, seulement des enfants perdus. Je m'en tiens depuis toujours à l'avertissement de l'ami Jean-Pierre Rives : « Soyons bons ou mauvais mais pas médiocres... Le jeu est la résultante d'une façon de vivre et d'être. » Nos champions ont une semaine pour apprendre.

Sept jours de patience : Angleterre-France comme choc final ou délivrance. J'ai passé ce samedi à ruminer mon chagrin. Ce soir « je positive » ! J'ai vu les Anglais, on peut les dominer. J'y crois : le rêve est (toujours) une création.

Dans les moments d'abandon – qui ne durent guère –, je me réfugie chez Grégoire Lacroix, champion d'une excellente médecine qu'il appelle *Les Euphorismes de Grégoire*. J'apprécie ce genre difficile auquel j'ai moi-même succombé avec mon petit bouquin *Fugacités*. Grégoire me dépasse car il pratique l'euphorie bien plus réjouissante que mes aphorismes. Il y a de la mélancolie dans son propos et de la drôlerie. J'ai fait mon marché du dimanche dans ses 125 pages :

- La tenue de rigueur n'est plus obligatoire.
- Le pire des crimes, c'est de tuer le temps.
- Le couple est une secte où chacun veut être le gourou de l'autre.
- Je fuis tous les extrêmes, surtout l'extrême-onction.
- Les morts sont des gens qui dorment aussi le jour.
- On peut tout donner à une femme, sauf son âge.
- J'aurais tant aimé qu'un oiseau me prenne en amitié.

Dois-je comprendre ce dernier « Euphorisme » comme un appel à l'amitié d'un humain !

Je ne fréquente pas les ministères mais je ne saurais refuser une nouvelle rencontre avec Jeannette Bougrab, secrétaire d'État chargée de la Jeunesse et de la Vie associative. Cette belle jeune femme, fille de harki, a la pureté de ceux qui ne se veulent pas obligatoirement au sommet de la notoriété. Elle est sans doute en attente mais ne demande rien. Comment a-t-on pu oublier qu'elle aurait été un excellent ministre de la Jeunesse et des Sports ! Bien plus experte qu'un judoka – fût-il olympique, elle connaît à fond le rugby, suit les rencontres de football, s'intéresse à l'athlétisme. Il lui manque, c'est vrai, de s'accorder à des préoccupations politiciennes, ce qui est à mon avis un titre de gloire, une preuve d'excellence. Nous parlons ensemble du monde médiatique dont elle imagine l'intérêt, qu'elle aimerait plus enclin à favoriser les élans de la jeunesse, à signaler sa force de création mais, défaut, elle n'a pas encore l'audace de s'en servir. Étonnante la nouvelle qu'elle m'annonce

Pourquoi partir ?

en ce début d'octobre. L'émotion qu'elle dissimule est tout de même visible. Jeannette, la fille de harki, est officiellement invitée en fin de semaine par le gouvernement algérien, c'est une première mais bizarrement, à la minute où je l'écris, l'événement n'occupe toujours pas la télévision, encore pervertie par l'accumulation des primaires de tous ordres.

Je me souviens d'un après-midi partagé avec Vladimir Jankélévitch dans sa bibliothèque encombrée de deux immenses pianos à queue et de rayons pauvres de livres mais surchargés de partitions musicales. Comme à chacune de nos rencontres, il me vantait « l'héroïsme » de Mozart et de Bach qui étaient « maîtres de l'univers ». Ce jour-là nous fûmes dérangés par une visite. Il m'avait prévenu : « Je tiens à vous présenter mon meilleur élève qui est, comme moi, plus historien de la philosophie que philosophe. Nous avons les mêmes amis, Sénèque et Marc-Aurèle, la même ambition : ne dépendre de personne, le même bonheur à pratiquer le sarcasme et la joie. Ce qui nous sépare c'est saint Augustin, il l'adore, je le crains, ce qui l'occupe c'est une Histoire de la pensée, ce qui me préoccupe c'est mon incapacité à devenir un grand musicien. » Je m'amusa à l'écouter, j'aimais la fièvre qu'il mettait à ses discours, j'espère que l'INA et Radio-France ne l'oublieront pas dans un prochain CD de *Radioscopie* consacré aux philosophes. Mais revenons au visiteur par le maître annoncé. C'était Lucien Jerphagnon qui vient de nous quitter... et que je n'aurai pas connu.

L'idée gagne quelques esprits. Pourquoi ne pas donner le budget de l'Opéra à de jeunes compagnies qui ne pensent pas retraite et ne ménagent pas leurs heures ? Les grèves à répétitions de l'illustre Maison que j'aime, que j'ai servie à ma modeste manière, pourraient conduire à cette épouvantable extrémité. Il

suffit de quelques coléreux pour mettre en péril le spectacle. Les personnels artistiques ne sont pas en cause. Ils en souffrent. Pour eux – et pour le public –, il importe de se battre contre ces inconscients qui, par maladresse insigne, ne savent plus exposer leurs propres et justes revendications.

J'écris cette histoire telle qu'elle m'a été racontée.

Un diplomate allemand demande un jour à visiter *Guernica* en compagnie de Picasso. Le maître accepte. L'ambassadeur arrive. Il est grand, fin, élégant, botté, hautain. On l'imagine nazi. Il regarde le tableau, dodeline de la tête, semble consterné et dit d'un ton méprisant :

— C'est vous qui avez fait ça ?

Et Picasso de répondre, brutal :

— Non, c'est vous.

Je pensais que c'était une histoire parmi tant d'autres, plus belle que d'autres. Pas du tout. L'échange a bien eu lieu en 1937, date à laquelle fut peint le tableau. La question et la réponse sont réelles. L'affreux visiteur du jour s'appelait Otto Abetz, chargé en France de la propagande nazie. Je croyais à une histoire, c'était de l'Histoire.

Je le visitais autrefois dans sa maison de Choisel, un ancien presbytère. Je ne l'ai pas revu ces vingt dernières années, je n'oublie pas nos nombreuses rencontres à la radio, je me plais à le retrouver aujourd'hui dans un livre d'entretiens, *Je m'avance masqué*, dont Thierry Clermont parle justement dans *Le Figaro littéraire*. Michel Tournier peste contre son grand âge (quatre-vingt-sept ans) et déclame : « Mon passé m'est devenu de plus en plus présent. » Il a tort de s'en prendre à la vieillesse, elle est inéluctable comme la mort qu'elle annonce. Écrivant cela, je pense à l'une de nos conversations dans son petit jardin de curé. En 1980, me semble-t-il ! Il envisageait déjà « les abîmes »

Pourquoi partir ?

et jalousait mon optimisme. J'en rajoutais : « Je suis vacciné, lui disais-je, j'ai approché ce que tu crains à dix-huit ans, cela fait une longue vie à ne plus y penser. » L'admirable auteur de *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, du *Roi des aulnes* n'écrit plus mais prend des notes. Les lira-t-on un jour ? À cet instant il traîne sa solitude : « Je regarde la télévision, Eurosport, non pas pour le football, ce sport de manchots mais pour les athlètes, les corps, les gambettes musclées des joueuses de tennis. » Tournier doit se souvenir de ce qu'il n'a pas été – agrégé de philosophie –, observer ce qu'il est volontairement – éloigné de tout. Je voudrais pouvoir lui dire que le passé n'est pas un enfer, seulement un passage. Seul compte le présent, mieux encore l'instant.

Après la rencontre calamiteuse contre les Tongiens, on pourrait croire notre rugby national en miettes. La presse à cette heure est tueuse, les joueurs sont cloués au pilori... et pourtant, après un long jour de désespérance, je me retrouve dans mon meilleur élément : l'optimisme. À l'ami Serge Kampf qui me demande ce soir mon pronostic pour samedi prochain, je réponds sans hésitation : nous allons battre les Anglais.

L'hôtel particulier a conservé tout son charme. Balzac y a écrit l'une de ses plus belles nouvelles *Le Chef-d'œuvre inconnu*, Poussin y a travaillé, Balthus aussi, comme Jean-Louis Barrault, mais le toujours grand vivant de ce lieu c'est Picasso (qui décidément me poursuit cette semaine). La maître y a composé en 1937 sa fresque *Guernica* : le Grenier des Grands-Augustins, à deux pas de la Seine, au numéro 7 d'une rue qui m'est familière, campe son illustre passé au haut d'un escalier à épisodes (ne pas craindre l'ascension) et nous laisse rêver du vieux Paris des origines. Je suis revenu là appelé par Alain Casabona, majordome du lieu, qui organise dans cette noble mansarde concerts,

Octobre 2011

expositions, débats. Ce soir, je ne pouvais pas rater le récit de Mikhaïl Rudy qui conte à l'assistance nos aventures dans une Russie qui n'était pas encore libérée. Souvenirs dont j'ai déjà fait moisson dans plusieurs livres. Mikha joue Chopin, Liszt, Scriabine et Stravinsky. Un vrai cadeau de fin de semaine. Toute la force du talent et de l'amour.

J'ai lu tous ses livres, je ne le connais pas ; grâce à Michel Drucker, je vais bientôt le rencontrer. À *Vivement dimanche* où il sera notre invité. Douglas Kennedy est l'un des très grands écrivains de ce siècle. Les thèmes qu'il met en mots sont les miens : la poursuite du bonheur, la volonté de vivre sa vie, le mépris de la trahison. Son dernier roman, remarquable, est tout à la fois : romanesque, explorateur des années 80 à Berlin, avec une belle part d'espionnage et de tragique. *Cet instant-là* traite de ce particulier moment qui peut changer un destin, bouleverser une existence. C'est un basculement. Cet Instant, on ne le choisit pas, il nous est toujours imposé, souvent offert s'il a les belles couleurs d'une heureuse surprise, s'il est une lumière de vie, parfois catastrophique s'il emprunte le mauvais rail. Que de chemins embellis ou torturés par « cet instant-là ». Urgent d'en saisir l'importance pour croire au ciel ou ne pas y croire !

Partir, bouger, aller où on ne sait pas, n'obéir à aucune règle du voyage et puis faire retraite, appeler le silence, n'être sûr de rien : vivre.

Oublions les vilaines heures de leur impossibilité à jouer ensemble. Aujourd'hui, les valeurs du rugby sont enfin respectées. Nos tricolores ont compris qu'il fallait aller au combat la fleur à l'ovale. Au-delà de la victoire qui n'est jamais preuve

N° d'édition : L.01ELIN000376.N001
Dépôt légal : novembre 2014